

Un maître en conférence

Thierry Cormier

En conclusion de son deuxième voyage (celui à travers le cinéma italien, *Il mio viaggio in Italia*, 2000), Martin Scorsese déclare : *“L’histoire est un savoir qui se transmet. Quelque chose qu’on apprend par les autres. Pour que l’histoire du cinéma continue à vivre, je dois transmettre mon propre enthousiasme, ma propre expérience”*. A la fin de son premier voyage (celui à travers le cinéma américain, *A Personal Journey With Martin Scorsese Through American Movies*, 1995), il termine par le constat que *“les films répondent à un besoin spirituel qu’ont les hommes de partager une mémoire commune”*. Deux voyages, donc, à travers l’histoire du cinéma qui, malgré leurs différences structurelles, participent d’un même fantasme du cinéma, né d’un livre d’histoire duquel il découpait en cachette les photos de films tant convoités, ou bien encore d’une télévision familiale qui restituait, bien qu’imparfaitement, l’intégrité de ces images tant désirées. Le travail réalisé par Scorsese dans ces deux films tient à la fois de la fusion entre le livre d’histoire et la télévision – l’un venant palier les manques de l’autre et l’amélioration technologique de l’image télévisuelle rendant possible une telle démarche –, et de cette nécessité qu’évoquait Jean-Luc Godard de revoir les plans ou les séquences pour mieux en parler.

(*A Personal Journey With Martin Scorsese Through American Movies*, 1995 - *Il mio viaggio in Italia*, 2000)



Musée imaginaire

Chaque image transmet un millier de mots, affirmait Josef Von Sternberg. Avec ces deux films, Scorsese écrit non seulement son propre livre mais laisse avec respect et humilité les mots d’autres cinéastes délivrer, à travers de larges extraits ou des entretiens, l’apprentissage sans fin d’un art. C’est d’ailleurs là le sens de l’exergue de son premier voyage, destinée aux jeunes réalisateurs et aux étudiants : *“Faites ce que faisaient les peintres d’antan. Etudiez les vieux maîtres. Enrichissez votre palette. Elargissez votre gamme. Il reste encore tant à apprendre...”* Beaucoup de mots/images donc, qui étayent cette nécessité de continuer à voir des films pour tenter d’apprendre ce que l’on ignore par d’autres réalisateurs, mais aussi un art du discours et un sens de la formulation qui plonge le (télé)spectateur au cœur de l’essentiel. Ainsi, à propos du Néoréalisme italien : *“Si vous avez jamais douté du pouvoir qu’a le cinéma d’agir sur la vie et le moral des gens, vous n’avez qu’à étudier le Néoréalisme [...] Pour la première fois, l’illusion cédait la place à la réalité”* ; ou encore avec le Film noir améri-



cain qui “n’est pas un genre mais une atmosphère que l’une des répliques du film *Detour* de Edgar G. Ulmer illustre parfaitement : quelque soit la direction prise, le destin te rattrapera pour t’écraser”.

De son *musée imaginaire* et de cette impossibilité à en visiter toutes la salles, Scorsese en propose une déambulation rigoureusement construite, dans laquelle le spectateur devient un être hybride, mi-Scottie, le personnage interprété par James Stewart dans *Vertigo* (Alfred Hitchcock, 1958), mi-Kate Miller, l’héroïne de *Pulsions* (Brian de Palma, 1980), jouée par Angie Dickinson. Comme dans ces deux films, le spectateur des deux voyages de Scorsese traverse un musée, s’arrête parfois, y cherche sa voie sans vraiment s’y perdre. Du personnage de Scottie dans *Vertigo*, il faut retenir la filature ou plutôt la façon qu’il a de se laisser guider par Madeleine vers une image du passé ; de celui de Kate Miller, c’est l’apparition du désir, la confrontation avec un fantôme et la rencontre avec l’objet de sa quête. Le musée de Scorsese, à l’instar de celui imaginé par Hitchcock puis par De Palma, est l’espace du regard, mieux, de la formation du regard, celui qui découvre des images passées, qui en comprend la valeur présente en en saisissant leur dimension intemporelle ; regard, enfin, qui laisse à ce musée du cinéma substituer un monde qui s’accorde avec le désir. Chaque salle du musée imaginaire de Scorsese ouvre sur un auteur, un film, un genre, un thème ou une école ; il y est donné le temps de la contemplation et de la réflexion, et y est suscitée l’envie de poursuivre la visite en entrapercevant la prochaine salle au détour d’un plan. Malgré la revendication d’une subjectivité qu’indique les deux titres originaux de ces deux voyages – *A Personal Journey*, un voyage personnel ; *Mio viaggio*, mon voyage –, la “topographie” de ces deux musées imaginaires ne répond toutefois pas à la même configuration.

Voyage vers les origines.

Outre l’absence de découpage thématique marqué par des intertitres qui s’écrivent au fur et à mesure sur l’écran dans *Le*

